

Marcelino

Un espagnol au Parpailon



Sa famille

Marcelino et Benigna se marient en 1921. Ils habitent à Alcorisa, petite ville de la province de Teruel.

Ils ont huit enfants : quatre filles (Maria, Juana, Alicia, et une enfant morte en bas âge) et quatre garçons (Sébastien, Valero, Anastasio, Lauro-Daniel).

En 1938, Maria, épouse Juan Uceda-Fernandez. Il est chauffeur d'un commandant de l'armée républicaine. Son parcours d'exil croisera souvent celui de Marcelino.

Sébastien

Maria

Benigna

Marcelino

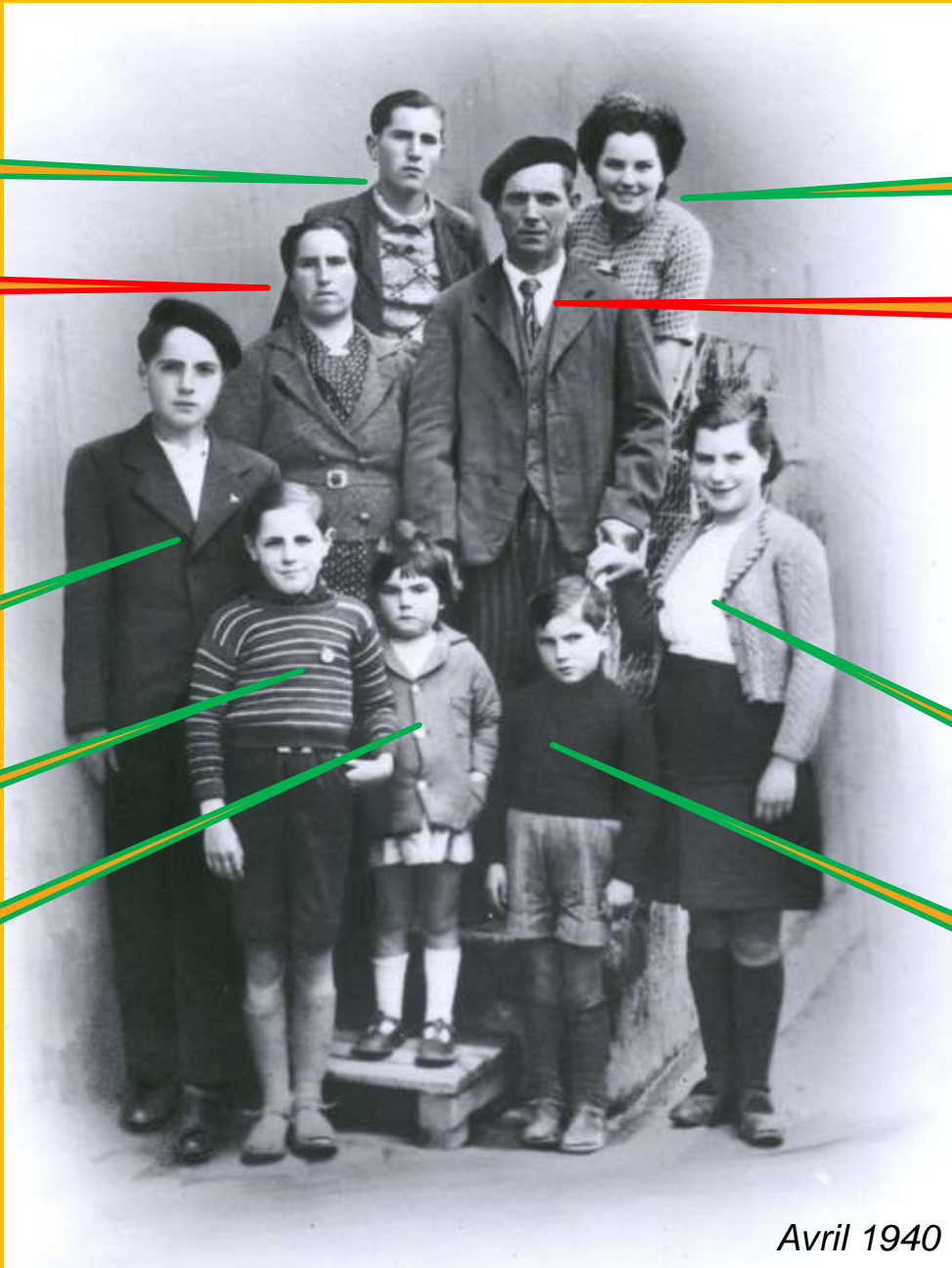
Valero

Juana

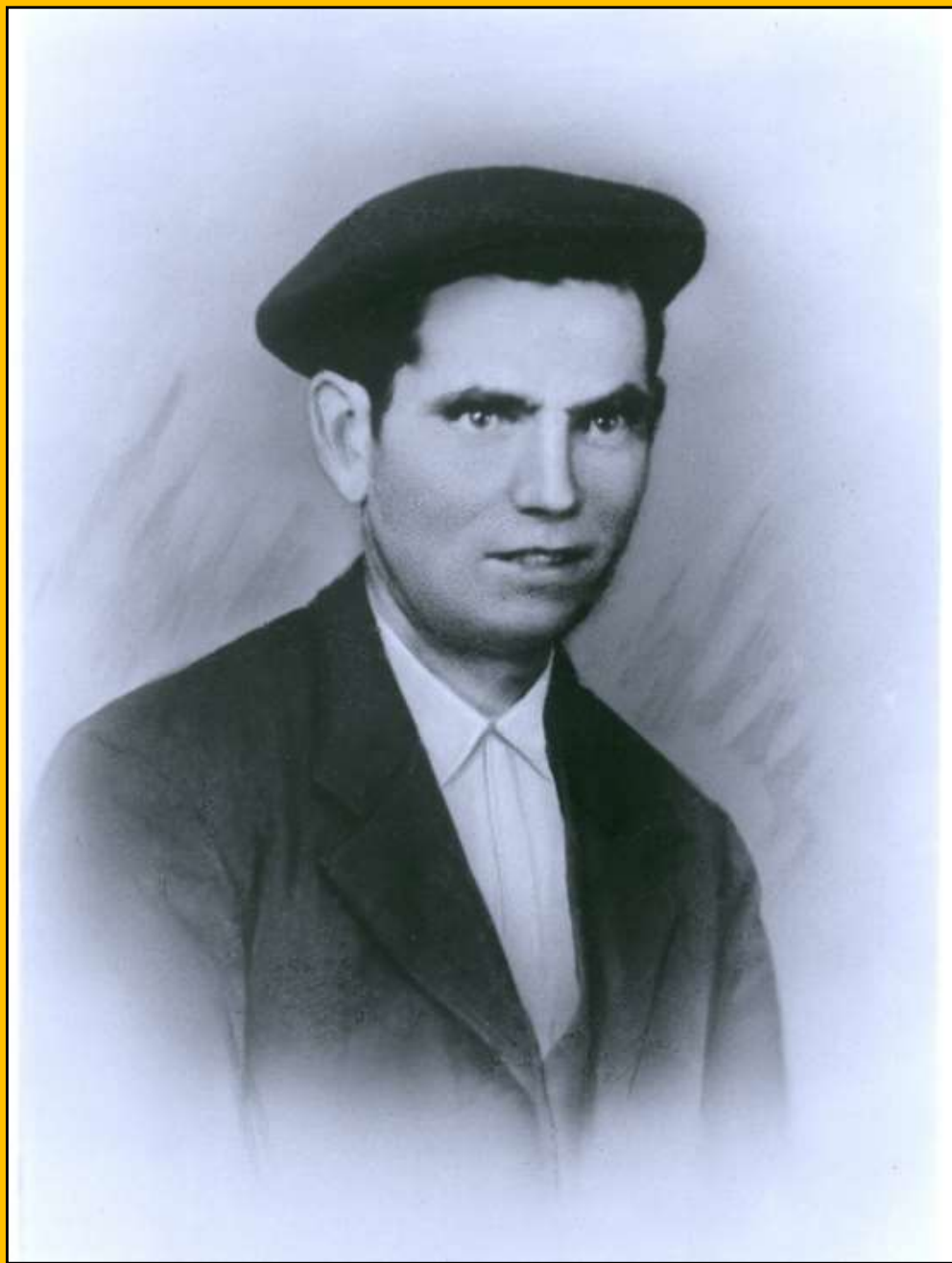
Anastasio

*Lauro-
Daniel*

Alicia



Avril 1940



Aguilera - Sur, Mer 15 del 3, 39
Queridos Espora e hijos. quedo completamente satisfecho al recibir la muestra del 70 por la que veo que ~~todo~~ estais todos juntos y disfrutais de buena salud, como yo por ahora. tambien me quedo lleno de satisfacion por haber cumplido, todos, mi peticion de mandarme vuestra firma envuelta en besos y abrazos, que nuestro deseo es el mio, que creo sera pronto. tambien con tu carta, Sebastian quedo complacido por la que veo tu buena voluntad de trabajar, por que es el camino del hombre. pero te voy a dar un consejo más de un consejo es una advertencia. no es que yo no quiera que no vayas a trabajar no, mucho lo contrario, me ha complacido tu buena voluntad de trabajar, pero te lo digo saber por que no estis documentado, y como los jovenes no estis advertidos en lo que puede sobrevener te advierto que con la bicicleta no te des paseos largos fuera del ~~pueblo~~ pueblo sin la compañía de ese hombre con quien trabajas, o con la documentación para poder circular, por que podrian detenerme y seria un disgusto para

Propriétaire d'un lopin de terre, Marcelino s'inscrit à la CNT en 1935. En 1936 il devient délégué local à l'agriculture et vit l'expérience d'une communauté rurale en autosuffisance.

En mars 1938, avec l'avancée des troupes Nationalises, il doit quitter Alcorisa. Après un passage par Valencia, il rejoint la coopérative de la CNT de Villafranca de Penedès en Catalogne.

Début janvier 1939, après la chute de front de l'Ebre, Marcelino et sa famille entament leur exil en prenant le chemin de la France (200 kms à pied).

Ils passent la frontière au Perthus après avoir abandonné en route leurs maigres possessions (vêtements, charrette, mule, chèvre...).

À dix kms de là, au village du Boulou, ils sont triés et séparés :

- *Bénigna et les enfants sont conduits en train vers la ville de Mézin dans le Lot-et-Garonne.*
- *Marcelino est dirigé à pied jusqu'au camp de concentration d'Argelès-sur-Mer. Juan, son gendre, le rejoint.*

La correspondance de Marcelino avec sa famille, ainsi que les lettres de Juan, permettent de comprendre ce que furent leurs vies dans cette période difficile qui s'ouvrait à eux.



Argelès-sur-Mer



Argelès sur Mer (Pyrénées-Orientales)

Plus de 450.000 réfugiés franchissent la frontière au Perthus. 200.000 d'entre-eux sont conduits à Argelès-surMer où ils sont parqués sur la plage sur un espace humide et malsain exposé aux vents violents et aux intempéries.

C'est l'hiver. Les conditions sont extrêmes. Ils n'ont que des trous dans le sable pour refuge. Avec le temps, des abris précaires sont installés et la vie s'organise comme elle peut, malgré une mortalité particulièrement importante,

Depuis ce camp de concentration, Marcelino écrira 6 lettres.

*Sa vie en France
à travers ses lettres
1939/1940*

1^{ère} lettre

Comme on peut l'imaginer, la 1^{ère} lettre est là pour rassurer les siens, surtout pas pour donner des informations sur les conditions d'internement et de vie dans le camp.

C'est aussi un encouragement à Sebastian (le fils aîné) à s'intégrer par le travail et implicitement à le suppléer dans son rôle de chef de famille,

C'est également un appel à la prudence dû fait de leur condition de « sans papiers ».

C'est enfin un message d'espoir ou de résignation quant à l'avenir : si le retour en Espagne s'avère impossible, Marcelino évoque clairement un départ pour l'Amérique.

Première lettre de Marcelino, envoyée du camp de concentration d'Argelès dans les Pyrénées-Orientales.

Argelès sur mer le 15 mars 1959.

Chères époux et chers enfants,

J'ai été très heureux de recevoir votre lettre datée du 03, par laquelle j'ai pu constater que vous êtes tous ensemble et que vous êtes en bonne santé, comme moi jusqu'à présent. Je suis également pleinement satisfait car vous avez tous envoyé mon vœu, qui était de recevoir vos signatures enveloppées de lettres et autocollants. Vos lettres sont aussi les miennes. Je pense qu'il y a réciproquement identité.

Sebastian, je suis satisfait de ta lettre parce que j'y vois ta bonne volonté de vouloir travailler, étant donné que c'est le destin de l'étranger. Mais je suis te devrais un conseil, plus qu'un conseil il s'agit d'un avertissement. Ce n'est pas que je ne veux pas que tu ailles travailler, c'est tout à fait le contraire. D'abord une fois, j'ai été moi de ta bonne volonté mais je te rappelle que tu n'as pas de papiers, et comme vous les jeunes vous n'êtes pas avertis de ce qui peut advenir, je te prie de ne pas faire de longues promenades à vélo en dehors du village sans être accompagné de cet homme avec qui tu travailles, ou sans les papiers pour pouvoir circuler, parce que l'on pourrait l'arrêter et ce serait un grand malheur pour nous tous. Donc reste vigilant !

En ce qui concerne vos questions sur la front, il ne s'est rien passé de plus que ce que vous savez déjà. Je vous raconterai tout quand nous serons tous ensemble. Le jour après que vous soyez tous partis, je suis retourné là où je vous ai laissés et je n'ai trouvé personne.

Concernant ce que vous dites à propos du malet, de la charrette et des vêtements que nous avons abandonnés à la Jacquera, il ne faut pas avoir peur de partir. Pour valider tout cela il faut penser qu'il y aura des jours meilleurs, car après l'orage vient le beau temps. Et adios à France

vous empêchant de revenir dans votre pays, il y en a plusieurs autres qui souhaitent vous accueillir. Si nous arrivons à cette situation extrême, nous choisirons l'Amérique.

Tu me demandes des nouvelles des personnes d'Argelès. Les premiers jours nous avons vu le père d'Augustin y Noun, mais cela fait très longtemps que nous les avons vus. Vous pouvez dire à Carrion que nous avons vu son mari. Nous avons également perdu de vue Esteban y Antonio, ceux de la Galera, parce qu'ils ont changé de camp.

Sans rien d'autre à raconter, transmettez mes souvenirs à tous de notre part et rappelez la tendresse de votre époux et père qui desire tant vous être vus.

Marcelino Sans Mateu

*Un cachette un agriculteur de Méz (Tarn et Garonne) a hébergé Sebastian pour travailler dans ses champs.

Dans les lettres suivantes, Marcelino s'attache à donner des lignes de conduite aux enfants, pour qu'ils respectent leur mère, pour qu'ils se cultivent, pour qu'ils acquièrent des connaissances et préparent ainsi leur avenir.

Il est toujours d'une discrétion et d'une prudence extrême en ce qui concerne les conditions réelles de vie dans le camp, les rumeurs incessantes qui y circulent, les personnes qu'il y côtoie.

Il cherche aussi à faire passer des messages d'espoir et à apaiser les siens qui souffrent de leur séparation en leur relatant une séjour « presque » idyllique dans le camp entouré de connaissances d'Alcorisa (voir par exemple la relation qu'il fait de la fête nationale espagnole du 14 avril 1939).

Tout ceci est bien entendu factice, mais témoigne à la fois d'un grand respect des autres, d'un sens aigu des responsabilités, d'une sagesse certaine, d'une espérance contenue mais toujours présente.

5^{ème} lettre

Cinquième lettre de Marcelino envoyée du camp de concentration d'Argelès sur mer.

Argelès-sur-Mer, 14 avril 1939

La lettre qu'a reçue Juan m'informe sur votre état de santé. Étant donné que je suis bien, je suis content que notre satisfaction soit commune. Tu te plains que je ne t'écris pas beaucoup. Je ne comprends pas ta colère et ta peine étant donné qu'ils ne sont pas nombreux les jours qui nous séparent mes dernières lettres. Ma vie ne connaît aucun changement. Je continue à être dans le même camp, j'ai la santé et je suis toujours en compagnie de notre fils Juan, duquel je crois on ne me séparera pas. Je suis obligé de te dire que tu dois calmer ton impatience. Cela fait des années que ne sommes plus fiancés ni jeunes mariés. Par conséquent tu dois t'habituer à notre séparation. Ne compte pas les jours ni les mois comme on a l'habitude de le dire : « à jours longs, longues souffrances ». Actuellement nous devons prendre notre mal en patience. Je te supplie d'avoir du courage. Si tu pouvais me voir à cet instant tu serais contente : je suis en train de t'écrire au son de la musique, parce qu'aujourd'hui, 14 avril c'est l'anniversaire de notre République. Pour le célébrer nous avons organisé un grand concert, un match de football et un autre de boxe. A ce moment même, un compagnon chante ce proverbe Aragonais :

Maintenant la honte se vend
A deux milles pesetas l'once
Étant donné qu'elle est si chère
Nous en utiliserons très peu

Comme tu peux voir, nous nous amusons et nous manifestons avec sérénité le déracinement. Qui sont nos compagnons de baraquement : Francisco el Fin, les deux frères Sulema, deux frères de la province de Zaragoza, et un catalan. Juan se trouve dans un autre baraquement parce qu'il appartient au corps du « train », mais tous les jours il déjeune avec moi, il ne faut donc pas vous alarmer en imaginant que nous sommes séparés. Presque tous les jours, tous les natifs du village

se réunissent. Mes autres compagnons sont : Mesaguer, le fils du Valenciano de la Gaitera, le Valenciano plus jeune, frère de Joaquín, le cadet de Jemerra, le fils de Juana la Alata, le fils de la vieille de la rue haute, le fils du Herrero de Santolia, le musicien, un Albero, celui de Rosa del Castillo, German du Portillo, celui qui travaillait dans le garage, qui est grand, le fils de Mingas del Pipa et le jeune des Portillo. Comme tu peux le voir, ici il y a la moitié d'Alcorisa. Lorsque nous nous réunissons nous passons des moments très agréables, en attendant qu'on nous appelle pour aller travailler et en commentant les rumeurs selon lesquelles on ne tardera pas à nous sortir d'ici pour nous réunir avec nos familles. Alors il ne nous reste plus qu'à attendre que la nouvelle se concrétise. Si cela pouvait-être après-demain le jour qui nous verra réunis ! On dit qu'il vaut mieux tard que jamais. Mais beaucoup parmi ceux qui se trouvent ici ne peuvent plus vivre avec des illusions.

Sébastien, tu me raconteras la prochaine fois comment va ton travail. Essaie si cela est possible, de prendre des cours de mécanique. C'est aussi mon aspiration.

Valero, ne perd pas ton temps seulement à jouer. Tu dois également penser à faire du calcul. Tu sais ce que je pense et ce que je désire.

Juana, écris plus souvent car tu es en retard dans tes lettres.

Anastasio, dis-moi qu'elle est ta plus grande préoccupation à part celle de jouer.

Lauro et Alicia, racontez-moi combien vous jouez.

Merci Maria. Tes lettres sont le miroir de ta vie. Tous ceux du village vous envoient leurs bons souvenirs. N'oubliez pas de saluer les gens de Calandá et ceux de Galera. Dites-moi si le fils d'Antonio s'en est remis. Mon adresse est toujours la même.

Marcelino Sanz Mateo

6^{ème} lettre

Sixième lettre de Marcelino écrite du camp de concentration d'Argelès sur mer.

Argelès sur mer, 20 avril 1939

Avant tout je vous adresse ma joie à voir la photographie de Sébastien. C'est déjà un homme et selon moi trop gros. Vous me dites que Juana est aussi assez grosse. Et bien moi aussi j'ai grossi et Juan peut vous dire la même chose. Nous pouvons être contents car le contraire serait mauvais. Il vaut mieux avoir de la graisse que des os. Je suis bien, j'ai bon appétit et je dors bien. Alors sur ce point ne vous inquiétez pas du tout, et pour ce qui touche aux événements prenez les avec calme. En y réfléchissant la vie est plus simple que nous le sommes. Vous craignez qu'ils nous envoient à la guerre. Reste tranquille car nous n'irons pas au front si nous ne voulons pas être volontaires.

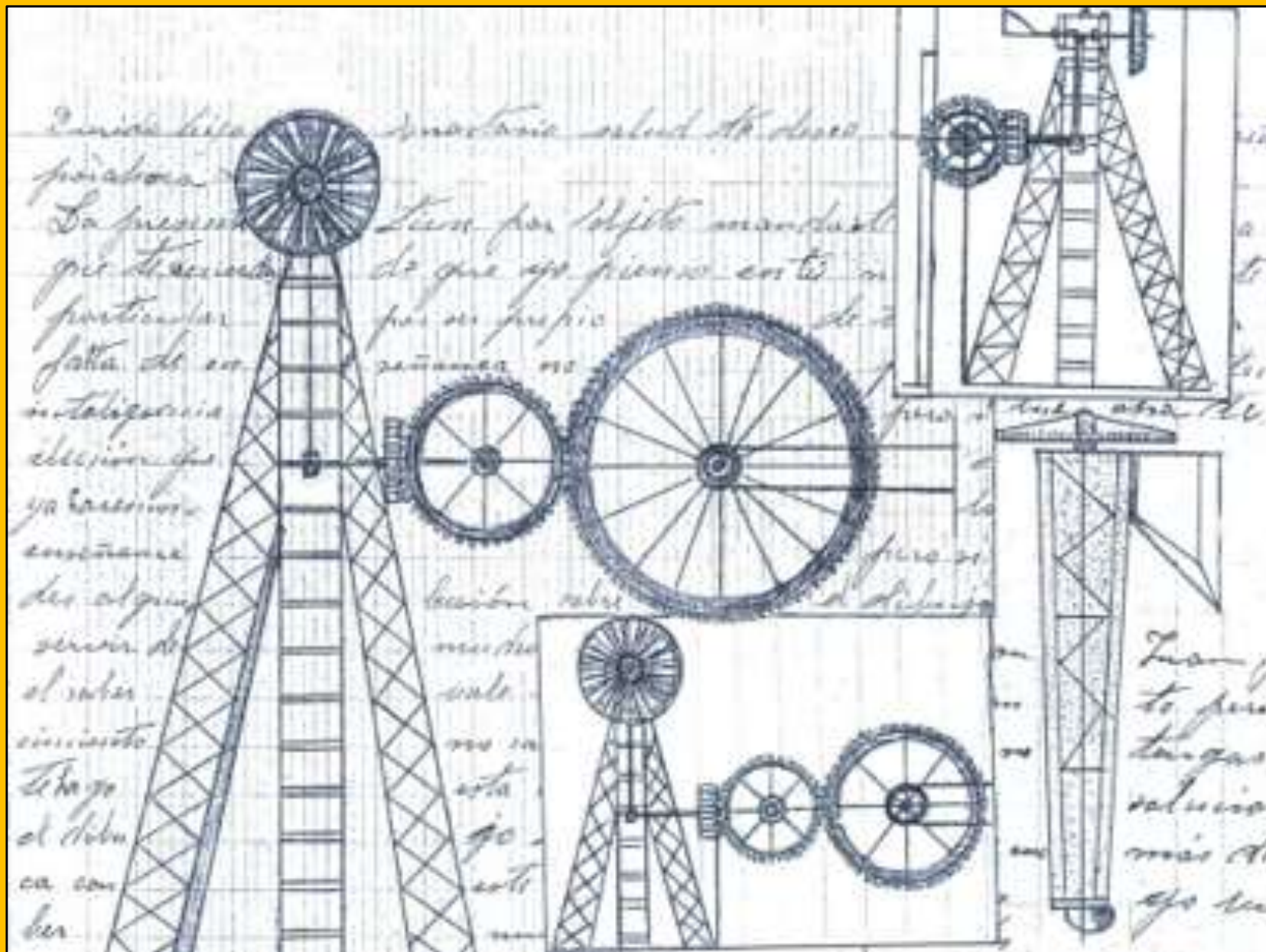
De rumeurs assurent que bientôt ils nous sortiront de ce camp, mais personne ne sait quand. On murmure tant de choses que je ne veux plus les écouter ! On parle tellement pour ne rien dire que comme le dit soit bien le dicton « a mauvaises paroles, oreilles sourdes ». Moi je sais seulement que ce jour attendu viendra.

Sébastien tu m'expliqueras pour quel motif tu as arrêté de travailler, et en conséquence, comment tu passes ton temps. A ton âge on ne peut rester sans rien faire. Pour le moins profite-en pour prendre des leçons d'arithmétique. Tu dois aussi essayer de faire ce que tu peux pour obtenir n'importe quel livre d'instruction générale en mécanique. Ces études te serviront beaucoup et plus tu apprends, mieux ce sera. Le savoir ne prend pas de place. Écoute bien mes conseils, car tu as l'âge d'être un homme ou un paresseux.

Valero, au calcul ! Juana à l'écriture ! Anastasio, quand nous nous réunirons, après t'avoir donné un baiser, je te montrerai les dessins de mes inventions sur les machines agricoles. Comme j'ai assez de temps libre je passe le temps à dessiner. Alors toi aussi, au dessin.

A propos d'Antonio je t'ai dit que le « Calandino » t'informerait. Alors quand il écrira à sa femme, prévient-le du cas.

Marcelino Sanz Mateo



Les dessins de Marcelino

« Moi, je passe mon temps à dessiner quelques inventions qui puissent améliorer les machines à tondre, à battre, le pressoir à raisins, et les composteurs » .

3^{ème} lettre

LA CONDAMINE-CHATELARD (Basses-Alpes)

Le 30 avril 1939, Marcelino et Juan sont conduits en train jusqu'à Digne puis par camions jusqu'à la Condamine-Chatelard dans les Basses-Alpes, à deux pas de la frontière italienne. Ils y forment la 11^{ème} Compagnie de Travailleurs Espagnols et y resteront jusqu'au début janvier 1940.

Leur lieu de résidence ne sera pas le village, mais un camp de tentes Marabout implanté dans un site isolé de tout dans la vallée du Parpaillon à 2058 m d'altitude. Ce n'est plus l'hiver, mais il y a de la neige et il fait très froid.

Depuis ce lieu, Marcelino va écrire 46 lettres.



*La Condamine
autrefois*

Les Alpes Pittoresques

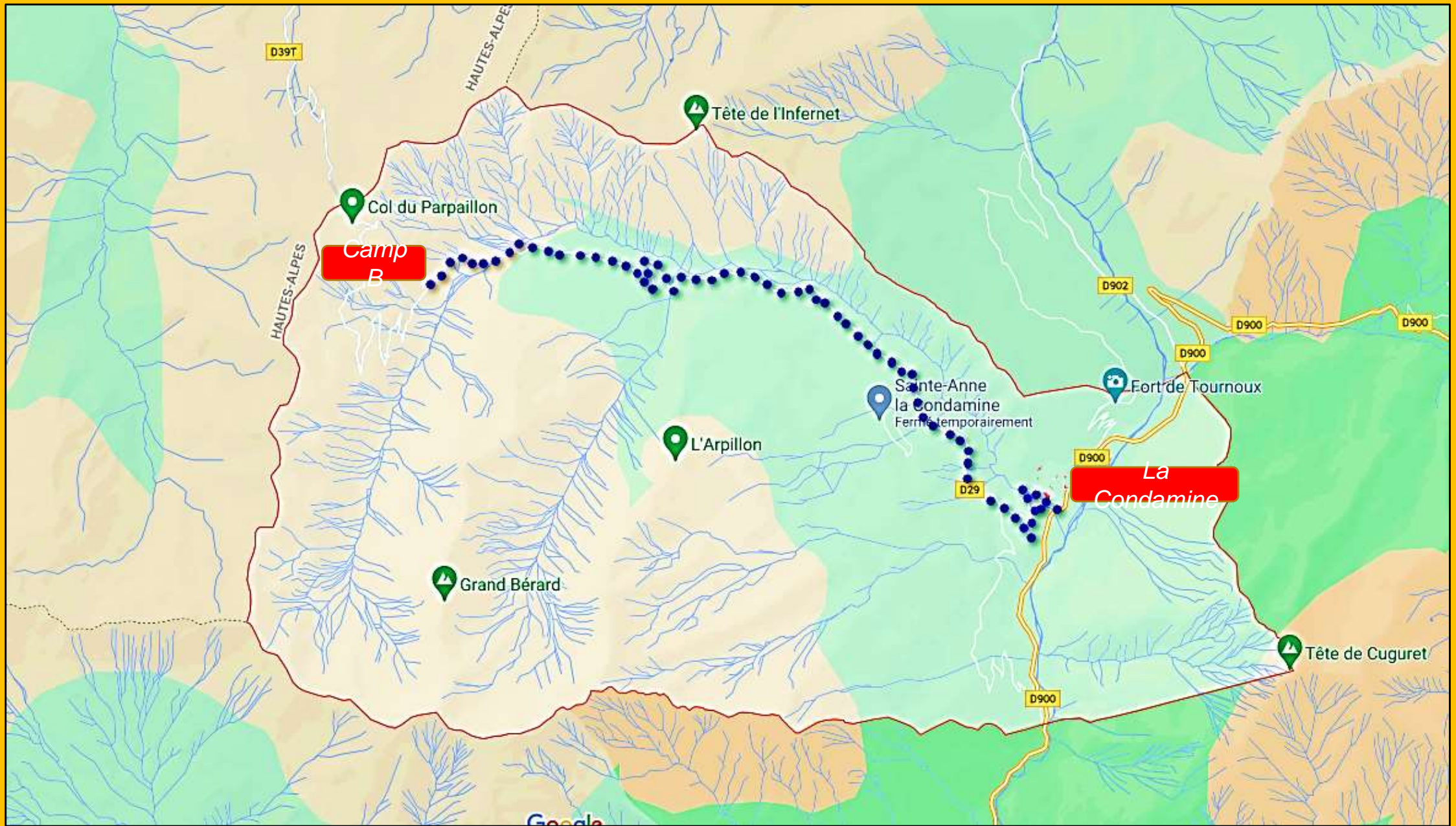
203 - LA CONDAMINE (1347^m). - Vue générale et les Forts de Tournoux





*La Condamine
aujourd'hui*





D39T

HAUTES-ALPES

Tête de l'Infernet

Col du Parpaillon

Camp B

HAUTES-ALPES

D902

D900

D900

Sainte-Anne
la Condamine
Fermé temporairement

Fort de Tournoux

L'Arpillon

La
Condamine

D29

D900

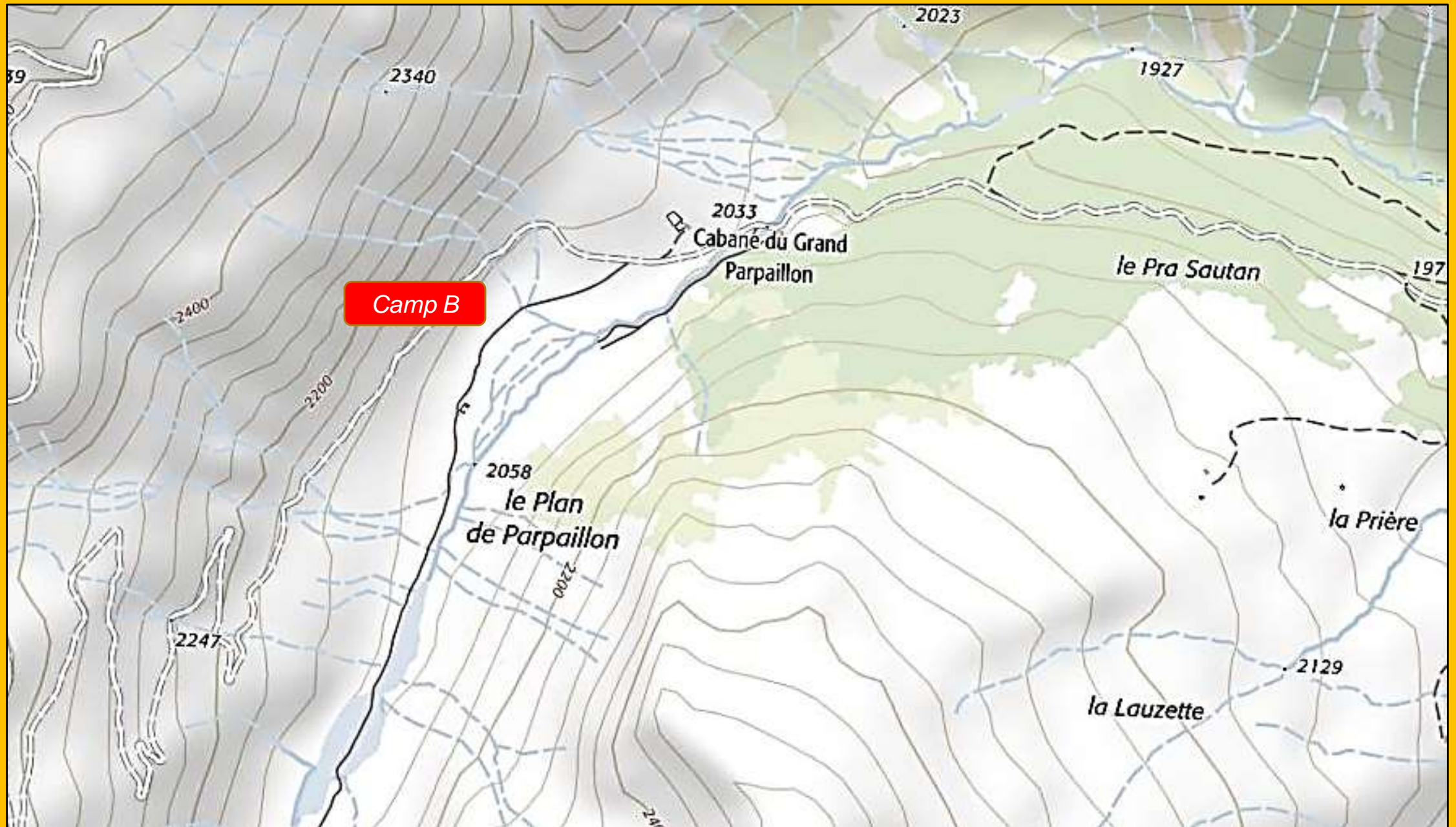
Grand Bérard

D900

Tête de Cuguret

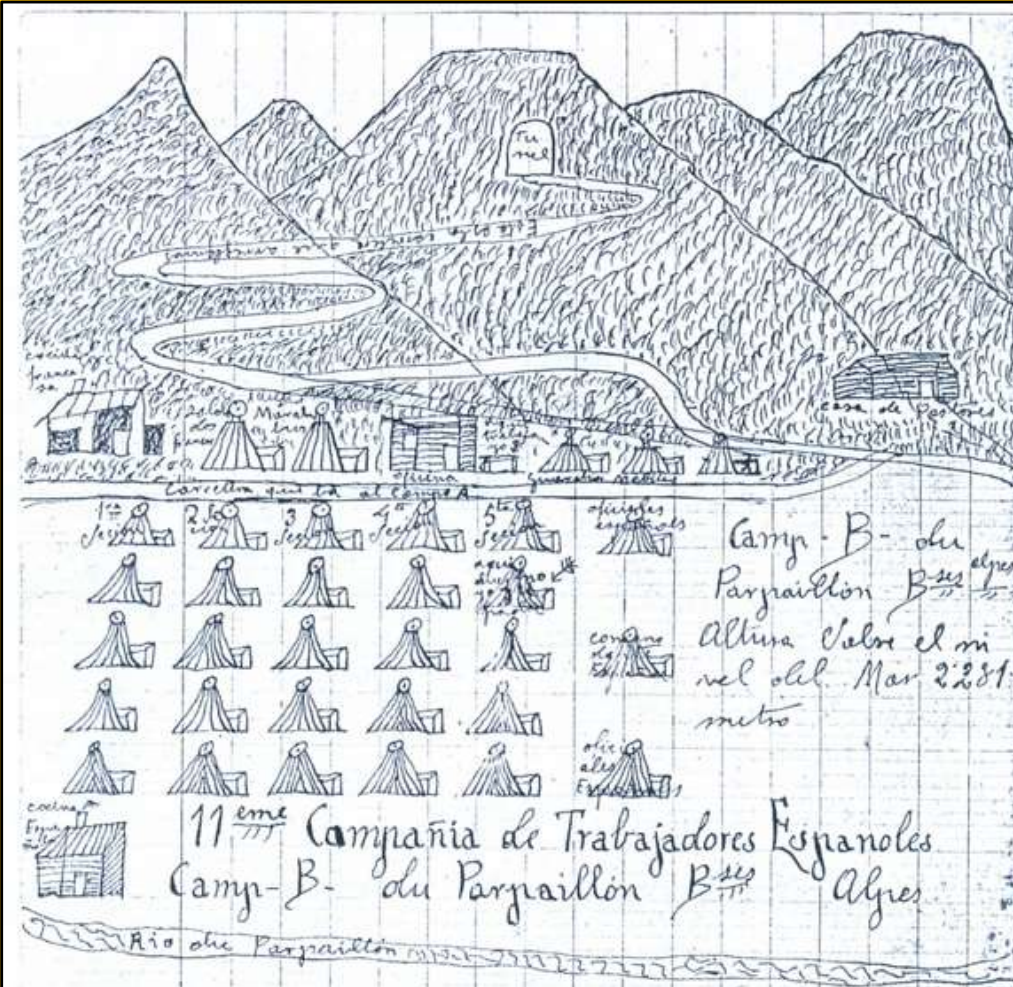
Google







Le camp B du Parpaillon 1939



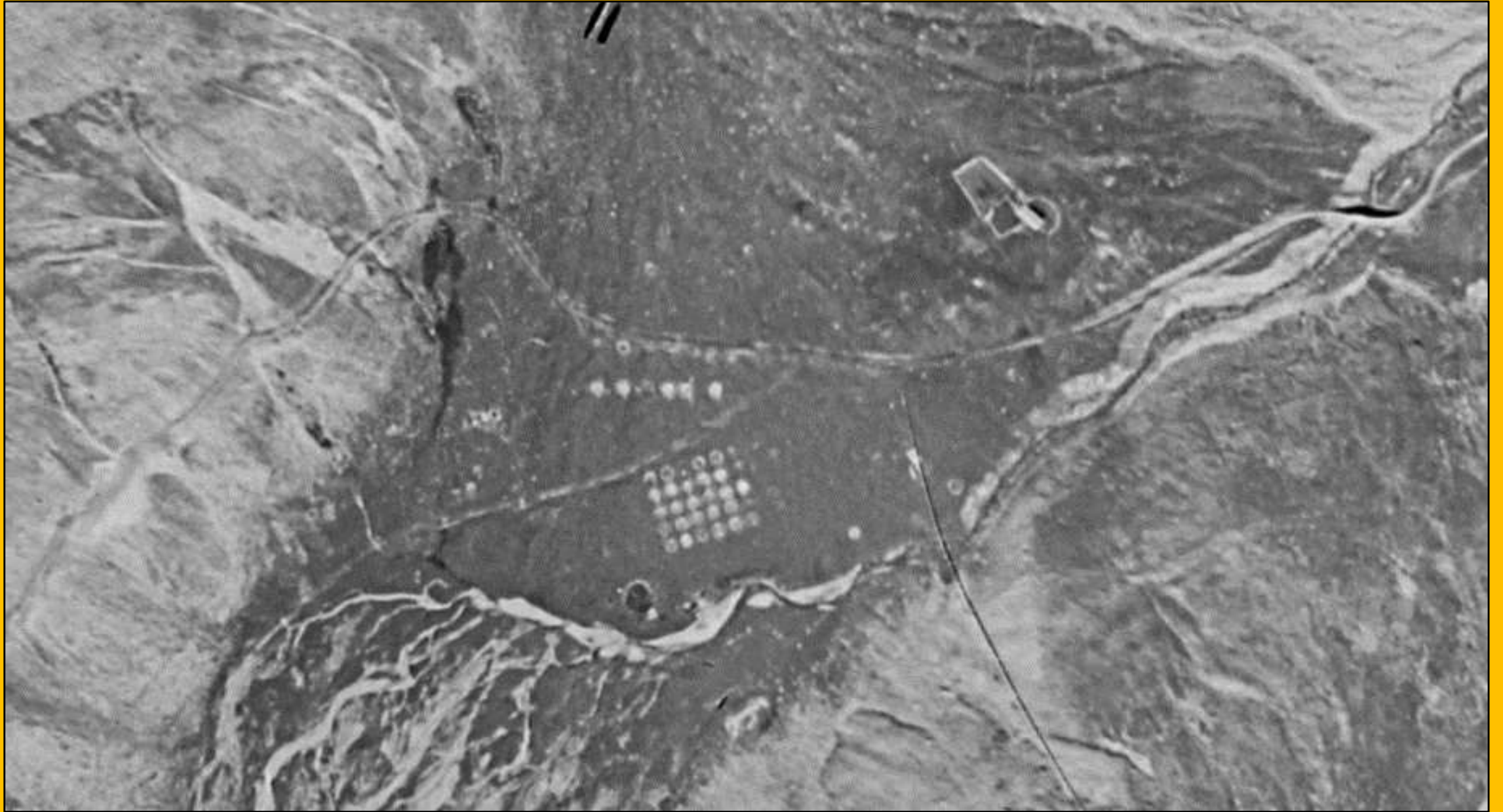
Camp-B du
 Parguillon B-222
 altura sobre el m.
 nel ocl. Mar 2.281
 metro

11^{eme} Campaña de Trabajadores Espanoles
 Camp-B du Parguillon B-222
 Alges

15 de Agosto 1939

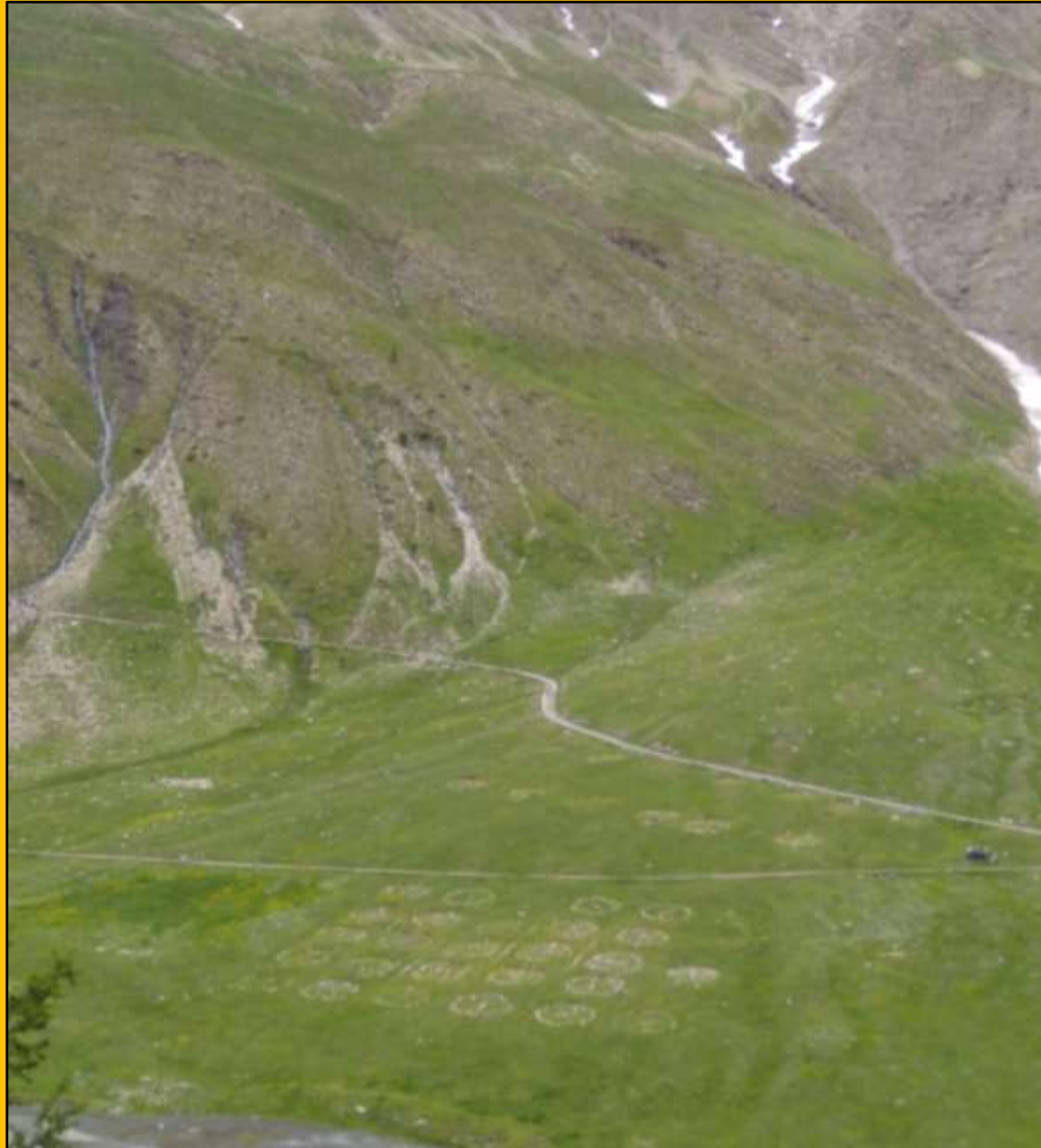
Feliz dia de tu Santo te desea tu fiel Esposo
 Que te ama con ternura y pronto desea abrazarte
 tuyo asta la Muerte tu Cuare

Dessin de Marcelino



1950





2020







Les CTE sont des « Compagnies de Travailleurs Espagnols » placées sous l'autorité de l'Armée. Elles sont basées sur le « volontariat » : Marcelino et ses compagnons s'y sont enrôlés moyennant la promesse de recevoir une paye et de pouvoir rejoindre leurs familles une fois le travail fini. Cette dernière promesse ne sera jamais honorée. Quant à la paye, elle sera misérable.

Ils vont être employés au terrassement d'une route qui doit relier la vallée de l'Ubaye à celle de la Durance en passant par le col du Parpaillon (2637 m). Ce projet sera ultérieurement abandonné au profit de la route par le col de Vars.

7^{ème} lettre

Septième lettre de Marcelino ; c'est la première écrite de La Condamine dans les Basses-Alpes (Alpes de Haute Provence) ou il vient rejoindre la 11^{ème} CTE (Compagnie de Travailleurs Espagnols) Le E d'Espagnols va rapidement se transformer en E d'Etrangers.

La condamine, 1^{er} Mai 1939

Ce courrier a pour objet de vous dire que nous nous trouvons à La Condamine, village où nous avons été amenés pour travailler. Voici l'explication de notre déplacement à ce nouveau camp : on nous a demandé si nous étions volontaires pour travailler, le travail fini on nous offrirait comme prime la liberté de rejoindre notre famille. Vous comprendrez que nous avons été nombreux à accepter sans hésiter ce voyage. Pour le moment je ne peux rien vous raconter sur ce que sera notre vie, ni vous annoncer quel sera le jour de nos retrouvailles, ce ne sont plus des rumeurs mais des responsables qui disent que ce sera pour bientôt. La sort en est jeté. De sorte qu'il faut prendre patience maintenant.

Cet endroit est très froid, comme nous sommes au mois de mai, nous n'en sommes pas effrayés pour autant. Nous pensons que nous allons rester ici trois ou quatre mois.

Comme ils vont être les plus longs de notre séparation, notre patience doit-être plus grande.

Lorsque le jour tant souhaité arrivera nous vous communiquerons les démarches dont nous aurons besoin. Lorsque tu m'écriras n'oublie pas ma nouvelle adresse.

Sebastian, j'attends toujours tes explications au sujet de ton travail et ton emploi du temps. Valero, j'attends aussi que tu me racontes quelques choses sur ce que tu fais et ce que tu étudies. Juana, continues à aider ta mère, à prendre soin de tes frères. Anastasio, dis-moi si tu dessines après avoir joué. Lauro, y Alicia, je suppose que vous devez déjà savoir dire beaucoup de mots en français. Racontez-moi à quoi vous jouez. Bientôt nous nous embrasserons.

Marcelino Sanz Mateo

Lettre de Juan

Lettre de Juan Uceda Fernandez son gendre et époux de sa fille Maria.

Le 1^{er} mai 1939

Carte rectangulaire

En sortant du camp d'Argelès sur mer, on nous a dit que l'on nous amenait du côté de Lyon, mais on nous a trompés. Après de nombreuses heures de voyage, nous sommes arrivés à notre destination. Nous étions dans les Basses-Alpes, au pied d'une montagne avec de la neige, à très peu de kilomètres de l'Italie. Nous avons demandé si on pouvait vous faire venir au village qui est à trois kilomètres de notre camp. On nous a répondu que pour le moment non... Dans les villages que nous avons traversés avec le train, nous avons vu beaucoup de familles espagnoles. A chaque arrêt il y avait des femmes et des enfants qui nous saluaient et pleuraient. Beaucoup d'entre nous pleuraient aussi parce que c'était quelque chose de très émouvant.

Maria renseigne toi s'il y a un train direct de Mézin jusqu'à Nîmes ou Avignon et laquelle de ces deux villes est plus proche de Mézin.

Voilà deux lettres écrites le même jour pour annoncer leur transfert dans les Basses-Alpes.

- ✓ L'une (celle de Marcelino) insiste sur l'espoir de retrouvailles prochaines.
- ✓ L'autre (celle de Juan) fait le constat d'une amère déception.

C'est la « promesse » de revoir sa famille qui va maintenir l'espoir chez Marcelino. En revanche, Juan comprenant assez rapidement qu'ils avaient été bernés, décide de s'évader. Il est repris à Aspres sur Buech après 5 jours de marche dans la montagne.

A défaut de retrouvailles définitives, Marcelino bénéficiera d'une permission de 4 jours (dont 2 de déplacement) , au bout d'un an d'expectative..... en avril 1940.

Cette situation d'attente va être difficile à gérer, pour lui comme pour sa famille. Les correspondances en témoignent.

11^{ème} lettre

Onzième lettre de Marcelino, écrite de la Condamine dans les Basses Alpes, le 4 juin 1939, ou il travaille à la 11^{ème} CTE.

La Condamine, 4 juin 1939

Avant tout je veux vous exprimer ma satisfaction et ma joie en constatant que la communication entre nous est revenue normale. Depuis que nous avons changé de camp, mon unique chagrin était de n'avoir aucune nouvelle de vous.

Maintenant je vais vous raconter notre situation. Personnellement, je suis très content d'avoir changé de camp, parce que à Argelès sur mer, j'étais très mal. Nous étions si nombreux dans un espace si réduit que nous vivions amoncelés, nous dormions à même le sol comme des chiens maltraités, angoissés par la misère insupportable. Là-bas les seuls qui n'avaient pas faim étaient les mouches, les moustiques et les poux. Ici c'est un autre monde : l'air est pur, la nourriture s'est beaucoup améliorée, nous sommes propres et nous avons eu des vêtements neufs. Nous pouvons appeler cela vivre.

En plus nous pouvons continuer à parler du village étant donné qu'il y a également les deux « Sulema, el Fin et le fils d'Antonio el Valenciano, celui de Tejanora ». Ce dernier reçoit des lettres de son père, ce qui nous permet d'avoir des nouvelles d'Espagne.

Selon ce que nous avons pu apprendre, bien que pas très clairement, le cousin de « Joaquim el Valenciano » est mort. Il est vrai que les morts ouvrent les yeux aux vivants. Sa mort nous sert de leçon parce que ce jeune homme n'était pas, et ne sera aussi responsable pour mériter un tel châtiment. De terribles rumeurs arrivent d'Espagne jusqu'ici. La situation de notre pays est très mauvaise sous divers aspects.

Mis revenons à notre camp. Ici nous sommes bien logés, nous dormons comme des loirs et bien au chaud parce que on nous a donné un petit matelas et une bonne couverture.

En plus des sous-vêtements (chemise, caleçons et chaussettes) on nous a donné une veste et des pantalons, de ceux qui sont si larges que je n'arriverai jamais à user même si j'arrivais jusqu'à l'âge de mon père. Ainsi emmitoufflé, je ne crains pas le froid nocturne.

Sur le problème du Mexique, essayez de bien vous informer. Bien que l'on dise « extrême c'est croire en tous et erreur c'est croire en personne », dans le cas présent vous ne devez pas croire ce que l'on vous raconte avant de le vérifier.

Vous ne devez pas non plus parler à tort et à travers parce que nous savons que celui qui possède une bouche se trompe. Je sais tellement peu de choses que je ne sais rien, parce que pour ces choses nous devons connaître les tenants et les aboutissants. De toutes manières, il faut continuer à demander des renseignements. Moi aussi j'essaierai d'en avoir de mon côté. L'information n'est jamais de trop.

Dans le cas où l'affaire nous intéresserait, avant tout nous examinerons attentivement les propositions et les conditions. Un exemple ; si je dois m'en aller seul devant et vous appeler une fois que je serai installé, le plan ne m'intéresse pas pour le moment. Nous attendrons un temps pour en sortir et voir comment les choses vont évoluer. Nous ne sommes pas pressés parce que j'espère et je crois, que très prochainement il y aura un changement de politique en Espagne. Par conséquent, il faut rester attentif à l'évolution des événements.

N'allons pas plus vite que la musique. Montons marche après marche si nous ne voulons pas qu'en montant précipitamment plus grande soit la chute.

Les compagnons « Sulema » ont demandé et reçu un certificat de Madame Luisa de Valdenuez y de Monsen Domingo, qui se sont portés garants de leur conduite. Maintenant ils doivent attendre les démarches qui sont en cours au consulat. S'ils arrivent à retourner en Espagne, ils nous promettent qu'ils nous raconteront ce qui se passe dans le village. En attendant, nous attendrons la suite des événements pour être certains si nous devons ou non nous adapter à eux. Tu sais que je l'ai toujours dit : bien que nous ne sachions pas où nous conduit cette vague, nous ne devons pas perdre espoir. Nous devons prendre patience et avoir confiance.

Vois comme j'ai raison ! Aujourd'hui, les choses sont comme je l'ai toujours dit. Il n'y a pas de bien ou de mal qui dure cent ans. Si je pouvais obtenir de toi pas plus de la moitié de la conformité que je possède, je pense que tu te sentirais heureuse. Je reconnais l'évidence de notre situation. C'est ma façon de me battre afin de vivre toujours avec espoir, refusant les peines. Quoi qu'il arrive, je me tiens ferme pour surmonter les difficultés que la vie souvent nous envoie. Je ne me

11^{ème} lettre

débarrasse jamais de la patience parce que je sais que les maux se produisent sans qu'on les demande. Avec tout cela, je veux juste te dire d'être forte. Garde toujours à l'esprit que tu es responsable de nos enfants et il serait triste si des bêtises venaient te troubler et te fassent perdre la santé. Donc, un peu de joie ! Si tu y réfléchis, le fait de pouvoir cacher tes enfants sous tes jupes en cas de danger, et de communiquer avec moi, c'est avoir de la chance, car beaucoup sont les gens qui ne le peuvent pas. Et rien de plus. Bientôt viendra le jour où nous nous reverrons, entouré de nos enfants et nous serons heureux comme nous l'avons toujours été. Le bonheur n'est pas dans le capital que nous avons, ou que nous avons perdu, mais en acceptant simplement notre situation actuelle. Si nous ne perdons pas cette capacité qui nous a toujours sauvés de nos vicissitudes passées, je crois que nous allons continuer notre chemin heureux.

Maintenant je t'écris, Sebastian. Puis ce que tu es l'aîné, je te charge de relire attentivement cette lettre pour que tu puisses, avec le temps, transmettre à tes frères le sens de tout ce que je viens de dire à ta mère. Je te dis cela au cas où si un jour tu devais me représenter. Aujourd'hui tes frères sont trop jeunes pour comprendre ce que j'écris ; cela te revient, toi qui es un homme, d'expliquer mes paroles. Pour terminer je te prie de me dire comment se passe ta vie et qu'elle est actuellement ta préoccupation majeure. J'insiste car tu as l'âge où tu dois penser à quelques choses de concret.

Valéro, je veux aussi que tu me racontes quelque chose sur tes plaisirs. Dis-moi en quoi je peux te conseiller pour que tu puisses en tirer profit en faisant plaisir du même coup à ton père.

Juana, parle moi de tes travaux. Je sais que je peux avoir confiance en toi car tu es attentive à ce que te demande ta mère et tes frères.

Anastasio, tu me diras qu'elles sont tes distractions et si tu n'oublies d'étudier un peu.

Lauro et Alicia, racontez-moi à quoi vous jouez et écrivez-moi les mots de français que vous connaissez.

A toi Maria, je peux te dire peu de choses car chaque jour Juan me met au courant de ta vie. Comme fille aînée et mariée, je ne peux te dire rien de plus, que tu continues comme tu le fais actuellement, en respectant ta mère et tes frères, en les aidant du mieux que tu peux.

Bon. Salutations à tous et des baisers de votre père et épouse.

Marcelino Sanz Maseo

Anastasio, j'ai oublié de te dire que ton cadeau m'a surpris et m'a beaucoup plu. Félicitations pour ton bon travail. Cette nuit je vais t'écrire une lettre pour t'envoyer mon cadeau. Il s'agit aussi de dessins, mais de machines de mon invention. Je t'en fais cadeau pour que tu t'appliques plus.

Dans cette longue lettre du 4 juin, il se dit satisfait d'avoir changé de camp :

« ... à Argelès j'étais très mal, Nous étions si nombreux dans un espace si réduit que nous vivions amoncelés, nous dormions à même le sol comme des chiens maltraités, angoissés par la misère impitoyable. Là-bas, les seuls qui n'avaient pas faim étaient les mouches, les moustiques et les poux. Ici c'est un autre monde : l'air est pur, la nourriture s'est beaucoup améliorée, nous sommes propres et nous avons eu des vêtements neufs, Nous pouvons appeler ça vivre ».

Il y prodigue de nombreux conseils, demande aux siens de conserver une attitude prudente et critique, incite son épouse à rester forte et responsable, et se dit convaincu que le bonheur se trouve au bout des épreuves.

Dans les lettres qui suivent, sa famille semblant connaître des difficultés (« déprime » de Bénigna, notamment par manque chronique d'argent), il dit souffrir de ne pas pouvoir remplir son devoir de père.

Sur le sort des exilés espagnols, à la lumière des informations qui lui parviennent, il pense que leur avenir est au Mexique, pas en France ni en Espagne.

Les lettres sont également l'occasion d'imaginer la vie au Parpaillon, les petits plaisirs que les maigres soldes permettent de s'offrir (des photos et des vêtements envoyés à la famille), la domestication d'une marmotte, la fête du 14 juillet



*Les occupants du
Marabout de Marcelino :
Marcelino (avec le
chapeau)
Juan (accroupi)*



Marcelino et Juan



*Sur la piste
d'accès au
camp B*





Camp A
La cérémonie
du 14 juillet
1939



Les interrogations quant à l'avenir des exilés sont omniprésentes : retour en Espagne ? Installation en France pour ceux y ayant déjà une famille ? Nouvel exil vers Cuba, le Mexique, Afrique du Nord ? L'absence d'information crédible sur le sujet et les rumeurs diverses qui en résultent nourrissent lassitude et découragement, mais pas le renoncement aux idéaux de justice et de liberté.

Lettre du 24 juillet 1939 (extrait):

« Pour moi, la politique c'est terminé. Nous avons souffert de tant de tromperies que, crois-moi, je n'écoute personne : un homme averti en vaut deux ! Quand je serai en votre compagnie, nous chercherons une maison, parce que le marié maison veut, où qu'elle se trouve, et je travaillerai à ce que nous puissions y vivre en paix..... ».

Lettre du 29 juillet 1939 (extrait):

« Crois-moi : si nous étions restés en Espagne, aujourd'hui nous serions séparés comme maintenant, même sans être Républicains. Je crois que je suis dans mon droit quand j'affirme que mon obligation en tant que père est de démontrer à nos enfants que la liberté et la justice doivent être défendues contre la dictature. On sait que de tous temps, pour s'imposer et nous écraser, les dictateurs profitent de toutes les causes de colère

Lettre du 14 septembre 1939 (extrait):

« Jette les douleurs dans l'air. Revêts-toi de sérénité et garde confiance. C'est ce qui moi me fait vivre ».

« Mon cher fils Sébastian.....je suis désolé que tu ne puisses pas travailler dans ton métier, parce qu'étant étranger. Un jour viendra où nous pourrons t'instruire. Ne perds jamais la passion qui sera notre avenir..... ».

Lettre du 17 octobre 1939 (extrait):

« Tu prétends que je sortirais du camp si un Français me réclamait pour travailler. Alors, si vous connaissez une ferme qui cherche un manœuvre, j'accepte l'offre. Renseignez-vous et si vous la chance de me trouver un emploi, quel qu'il soit, je suis prêt à partir d'ici, même en marchant ».

Lettre du 26 novembre 1393 (extrait)

« Nous sommes dans le pays qui nous accueille. La France ne nous a pas appelés. Jour après jours nous devons nous remémorer que nous avons perdu la guerre, même si cela nous fait de la peine. Par conséquent nous devons avoir la patience qu'il faut pour laisser passer le temps, puisque toute chose a besoin de lui pour mûrir..... ».

Autre facteur d'interrogation : la situation internationale qui se détériore : la guerre approche.

3 septembre
1940



Après l'invasion de la Pologne par les Allemands, le Royaume-Uni et la France entrent en guerre.

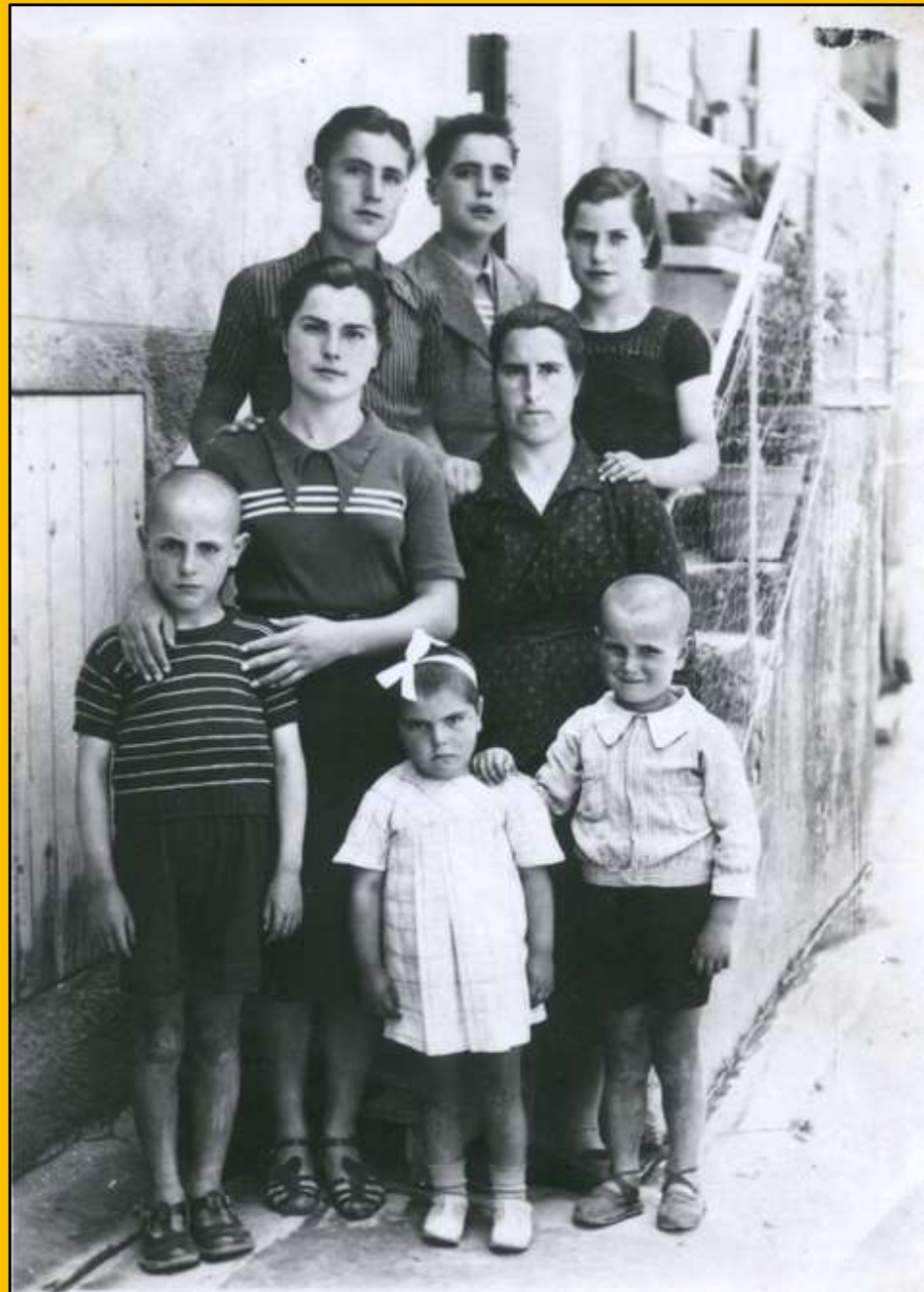
Mais, du 3 septembre 1939 au 10 mai 1940, date de l'invasion de la Belgique et des Pays-Bas par l'Allemagne, il ne se passe rien : c'est la « drôle de guerre ».

Les lettres de Marcelino et de Juan nous permettent aussi de suivre la vie de leurs familles installées à Mézin dans le Lot-et-Garonne. Petite ville d'environ 2.500 habitants en 1939, Mézin vit de l'agriculture et de l'industrie du liège.

Benigna et les enfants y arrivent le 8 février 1939. En tout, c'est une communauté d'environ 60 Espagnols qui va trouver refuge à Mézin.

Ils seront logés successivement à la pension Rizzi-Rocco, à « El Refugio », puis dans l'ancienne usine de bouchons.

*En haut : Sébastien, Valero, Juana
Au milieu : Maria, Benigna
En bas : Anastasio, Alicia, Lauro-
Daniel*





Mézin (El Refugio en rouge)



El Refugio dans les années 30 et aujourd'hui (Maison de retraite)



L'usine de bouchons



Bastide de Mézin en 2019. (Lieu de naissance d'Armand Fallières)

Les enfants iront à l'école quelques mois.

Sébastien va être embauché dans un atelier de mécanique jusqu'à la déclaration de guerre, date à laquelle son contrat est rompu. Il travaillera ensuite dans différentes exploitations agricoles, de même que Juana et Valéro.

Maria sera employée à la pâtisserie Casal, dont les propriétaires - Jaume et Engracia Casal, des Espagnols installés à Mézin depuis 1919 - vont aider de façon significative la famille de Marcelino.



Jaume et Engracia Casal

Dix-neuvième lettre de Marcelino, écrite de la Condamine, dans les Basses Alpes, où il travaille à la 11ème CTE. (Lettre à Madame Engracia).

La Condamine, 15 juin 1939

Madame Engracia. Appréciee et noble espagnole

Dans toutes ses lettres, ma femme m'informe de votre bon comportement, et aussi des sacrifices que vous faites en faveur de nos enfants.

Avec cette simple lettre je viens vous saluer.

Je m'offre à vous, comme un serviteur qui désire accomplir son devoir de père, d'époux et d'ami. Je vous promets de faire, dès que je le pourrai, tout ce qui est possible pour payer les désagréments, qui sans le vouloir, l'arrivée de ma famille dans votre village de Mézin vous a causé. Chose promise, chose due. Bien que l'on affirme que l'amour n'admet que l'amour pour paiement, je reste à votre entière disposition, pour tout ce à quoi je pourrais vous servir.

Je souhaite pouvoir rapidement vous rencontrer et vous connaître comme vous le méritez. Je souhaite que cette tragédie finisse rapidement afin de pouvoir honorer de votre amitié des personnes méritantes comme vous.

Votre serviteur zélé qui embrasse vos mains.

Marcelino Sans Mateo

GORZE (Moselle)

A la fin de l'année 1939, Marcelino et Juan sont transférés en train jusqu'à Gorze, à 200 kms du front.

Ils doivent y construire un campement de 1000 baraques.

Depuis ce lieu, Marcelino va écrire 16 lettres. Aucune ne va donner de précisions sur sa vie dans le camp. Elles auront toutes pour objet de donner des encouragements et des conseils à Benigna et aux enfants pour affronter les difficultés de leur vie à Mézin.







Le fait marquant du séjour à Gorze c'est que Marcelino et Juan vont enfin obtenir, chacun à leur tour, une permission pour aller voir leurs familles à Mézin.

Permissions de courte durée : 48 heures maximum sur place.

Rappel : Ils étaient séparés depuis février 1939, soit 15 mois.

Deux photos restent de ces épisodes.



*Maria
et Juan*



*Marcelino
et sa
famille*

NOVEANT SUR MOSELLE (Moselle)

Mi-mai 1940, Marcelino est conduit jusqu'à Novéant-sur-Moselle, à quelques kms de Gorze.

Il est employé à la construction d'une route, puis à la cueillette de fraises. Le sort des Espagnols ne semble pas préoccuper outre mesure l'Armée. Il est vrai qu'elle a d'autres sujets de préoccupation car elle est en déroute face à l'Allemagne.

Marcelino est désabusé. Il comprend que la France a trompé les réfugiés, les a exploités et s'apprête à les abandonner.



La gare de Novéant



Cueillette des fraises

Epilogue

Mi-juin 1940, c'est la déroute de l'Armée française. Les CTE de Moselle sont disséminées. Ainsi la 11^{ème} CTE est envoyée à Epinal dans les Vosges.

Juan, le commandant de la 11^{ème} CTE et quelques autres fuient vers le Sud à Bédarieux dans l'Hérault sans être parvenus à retrouver Marcelino malgré tous leurs efforts.

Celui-ci, est fait prisonnier par la Wehrmacht dans le secteur d'Epinal. Transféré au frontstalag 140 de Belfort Il y reste environ 7 mois pendant lesquels il fait savoir à Benigna qu'il est « sain et sauf et bien soigné ».

Ht Marceline Haus, Station Caspary
Caserne Heitrain

Belfort

Territorie Belfort



Au-bout d'un autre long et angoissant silence, Marcelino annonce à sa famille qu'il est désormais détenu au camp de Mauthausen en Autriche, mais qu'il « va bien et ne manque de rien ». Sa détention commence le 27 janvier 1941 et va durer 6 mois.

Le 21 octobre 1941, la Croix Rouge Internationale informe Benigna du décès de son époux survenu le 19 juillet 1941.

Ainsi, après avoir vécu le bagne pendant plus de 2 ans et demi, Marcelino a été gazé dans un camp d'extermination. Ses cendres reposent au cimetière de Steyr-ober-Danau.

CMX/fe 20258/MH/ZP
CMXD/975

21 octobre 1941.

Madame Bénigne FORMENTO
Rue du Collège
MEZIN (Lot et Garonne)
France.

Madame,

Faisant suite à la demande que vous nous avez adressée le 30 juin 1941 par l'intermédiaire de Mme la Vicomtesse de Tausio, Présidente de la Croix-Rouge, concernant SANZ MATEO Marcelino, né le 15.4.94 à Alcoriza (Teruel), de la 11e Compagnie de Travailleurs espagnols, nous avons le triste devoir de vous donner ci-dessous copie d'un renseignement qui nous parvient du commandant du Camp de Meuthausien en réponse à notre enquête:

Gusen, le 1.8.41

Le prisonnier No 12910
Nom: SANZ-MATEO Marcelino
né le 14.5.94
est décédé le 19 juillet 1941
ses cendres reposent au Cimetière de la ville
à STEYR (Oberdonau)

(Signature illisible)

Ce sont là les seuls renseignements que nous avons pu obtenir jusqu'à ce jour.

À la suite d'une demande formelle des Autorités françaises, c'est par leur intermédiaire que nous vous envoyons ce premier message. Mais si d'autres indications nous parviennent sur les circonstances qui ont accompagné le douloureux événement dont nous vous faisons part ci-dessus, nous vous les enverrons directement.

Tout en vous assurant de notre entier dévouement, nous vous prions de croire, Madame, à l'expression de notre profonde sympathie.

Annexe: Un accusé de réception que nous vous prions de bien vouloir nous retourner.

La famille de Marcelino vivra dans le Gers jusqu'à la fin de la guerre. Ils furent paysans, ce que Marcelino ne souhaitait pas.

En 1955, Benigna et Alicia décident de retourner à Alcorisa et vécurent tantôt en Espagne, tantôt en France.

Maria et Juan émigrèrent vers le Chili dans les années 1970.

Valero s'installera dans la région de Séville. Les autres enfants restèrent en France.

Marcelino croyait en la bonté de l'Homme et dans son élan personnel à se développer.

Homme de valeurs, il n'a jamais renié l'engagement qu'il avait envers les siens, même aux pires moments.

Sa force de caractère, son sens des responsabilités, l'injustice et la cruauté de son exil nous interpellent et nous émeuvent.

Merci à :Anastasio et Alban Sanz qui nous ont ouverts leurs archives familiales / JF Genet / Rémy Valentin / toutes les Archives Départementales du 04 / 05 / 32 / 47 / 57/ 65 / 66 / 67 / 70 / 88 / 90 . Archives Militaires de Vincennes, Archives Nationales , commune de Mézin, Lannepax, Gorze, Novéant, Epinal,